

Questions

Compréhension

1. Miss Nevil regarde Orso et sa sœur s'éloigner : en quoi le portrait qui nous est fait de Colomba à travers son regard est-il inquiétant ? Relevez tous les mots qui font de la jeune fille une représentation presque diabolique.
2. Quel est l'intérêt de ce portrait pour l'action ?
3. Quelles sont les deux forces en présence qui s'opposent dans ce chapitre ?
4. Quels sont les états d'âme d'Orso au moment du départ ? Ce départ est-il facile pour lui ? Pourquoi ? (Citez le texte).
5. Quels sont les états d'âme de Miss Lydia quand elle se retrouve seule ?
6. Quels sont les détails qui montrent que les sentiments des deux personnages ont évolué depuis le chapitre précédent ?
7. Quelle question peut maintenant se poser le lecteur ?

Écriture / Réécriture

8. Relevez les interventions de l'auteur. Quelle est celle qui permet à Mérimée de vanter les mérites de l'administration française ?
9. Comment se manifeste l'agitation de Miss Lydia dans l'avant-dernier paragraphe du chapitre ?
10. Relevez les expressions qui marquent les étapes de ce douloureux départ.
11. Rédigez une scène d'adieux. Vous imaginerez le départ heureux ou difficile, à votre gré. Vous serez attentif à la composition de la scène et à l'expression des sentiments du narrateur*. Le narrateur parlera à la première personne du singulier.
12. Colomba est superstitieuse : « [...] Colomba, pour conjurer le danger qu'on court à donner des armes coupantes ou perçantes à ses amis, exigea un sou en paiement » (l. 69 à 71). Connaissez-vous d'autres superstitions ?

CHAPITRE IX

Cependant Orso cheminait avec sa sœur. Le mouvement rapide de leurs chevaux les empêcha d'abord de se parler ; mais lorsque les montées trop rudes les obligaient d'aller au pas, ils échangeaient quelques mots sur les amis qu'ils venaient de quitter. Colomba parlait avec enthousiasme de la beauté de Miss Nevil, de ses blonds cheveux, de ses gracieuses manières. Puis elle demandait si le colonel était aussi riche qu'il le paraissait, si Mlle Lydia était fille unique.

10 « Ce doit être un bon parti, disait-elle. Son père a, comme il semble, beaucoup d'amitié pour vous... »

Et, comme Orso ne répondait rien, elle continuait :

« Notre famille a été riche autrefois, elle est encore des plus considérées de l'île. Tous ces *signori** sont des bâtarde. Il n'y a plus de noblesse que dans les familles caporales*, et vous savez, Orso, que vous descendez des premiers caporaux de l'île. Vous savez que notre famille est originaire d'au-delà des monts**, et ce sont les guerres civiles qui nous ont obligés à passer de ce côté-ci. Si j'étais à votre place, Orso, je n'hésiterais pas, je demanderais Miss Nevil à son père... (Orso levait les épaules.) De sa dot* j'achèterais les bois de la Falsetta et les vignes en bas de chez nous ; je bâtirais une belle maison en pierres de taille, et j'élèverais d'un étage la vieille tour où Sambuccio¹ a tué tant de Maures² au temps du comte Henri le *bel Missere****.

* On appelle *signori* les descendants des seigneurs féodaux de la Corse. Entre les familles des *signori* et celles des *caporali* il y a rivalité pour la noblesse.

** C'est-à-dire de la côte orientale. Cette expression très usitée, *di là dei monti*, change de sens suivant la position de celui qui l'emploie. – La Corse est divisée du nord au sud par une chaîne de montagnes.

*** V. Filippini, lib. II. – Le comte *Arrigo bel Missere* mourut vers l'an 1000 ; on dit qu'à sa mort une voix s'entendit dans l'air, qui chantait ces paroles prophétiques :

1. *Sambuccio* : héros national corse. Il y en eut deux : l'un vécut au xi^e siècle, l'autre au xv^e siècle.

2. *Maures* : les sarrasins (musulmans) qui envahirent la Corse au xi^e siècle.

— Colomba, tu es folle, répondait Orso en galopant.
 — Vous êtes homme, Ors' Anton', et vous savez sans doute mieux qu'une femme ce que vous avez à faire.
 Mais je voudrais bien savoir ce que cet Anglais pourrait objecter¹ contre notre alliance. Y a-t-il des caporaux^{*} en Angleterre ?... »

Après une assez longue traite, devisant de la sorte, le frère et la sœur arrivèrent à un petit village, non loin de Bocognano², où ils s'arrêtèrent pour dîner et passer la nuit chez un ami de leur famille. Ils y furent reçus avec cette hospitalité corse qu'on ne peut apprécier que lorsqu'on l'a connue. Le lendemain leur hôte, qui avait été compère³ de Mme della Rebbia, les accompagna jusqu'à une lieue de demeure.

« Voyez-vous ces bois et ces maquis, dit-il à Orso au moment de se séparer : un homme qui aurait fait un malheur y vivrait dix ans en paix sans que gendarmes ou voltigeurs^{*} vinssent le chercher. Ces bois touchent à la forêt de Vizzavona, et, lorsqu'on a des amis à Bocognano ou aux environs, on n'y manque de rien. Vous avez là un beau fusil, il doit porter loin. Sang de la Madone ! quel calibre ! On peut tuer avec cela mieux que des sangliers. »

Orso répondit froidement que son fusil était anglais et portait le plomb très loin. On s'embrassa, et chacun continua sa route.

Déjà nos voyageurs n'étaient plus qu'à une petite distance de Pietranera, lorsque, à l'entrée d'une gorge qu'il fallait traverser, ils découvrirent sept ou huit hommes armés de fusils, les uns assis sur des pierres, les autres couchés sur l'herbe, quelques-uns debout et semblant faire le guet. Leurs chevaux paissaient à peu de distance.

E. morto il conte Arrigo bel Missere,
 E. Corsica sarà di male in peggio.
 « Il est mort le comte Henri le bel Missere,
 Et la Corse ira de mal en pis. »

1. objecter : opposer un argument à une affirmation, à une demande.
 2. Bocognano : au centre de la Corse sur la route qui mène d'Ajaccio à Bastia.
 3. compère : ici, le parrain d'un enfant par rapport à la marraine (commère) et aux parents.

Colomba les examina un instant avec une lunette d'approche, qu'elle tira d'une des grandes poches de cuir que tous les Corses portent en voyage.

« Ce sont nos gens ! s'écria-t-elle d'un air joyeux. Pieruccio¹ a bien fait sa commission.

— Quelles gens ? demanda Orso.

— Nos bergers, répondit-elle. Avant-hier soir, j'ai fait 65 partir Pieruccio, afin qu'il réunit ces braves gens pour vous accompagner à votre maison. Il ne convient pas que vous entriez à Pietranera sans escorte, et vous devez savoir d'ailleurs que les Barricini sont capables de tout.

— Colomba, dit Orso d'un ton sévère, je t'avais priée 70 bien des fois de ne plus me parler des Barricini ni de tes soupçons sans fondement. Je ne me donnerai certainement pas le ridicule de rentrer chez moi avec cette troupe de fainéants, et je suis très mécontent que tu les aies rassemblés sans m'en prévenir.

— Mon frère, vous avez oublié votre pays. C'est à moi 75 qu'il appartient de vous garder lorsque votre imprudence vous expose. J'ai dû faire ce que j'ai fait. »

En ce moment, les bergers, les ayant aperçus, coururent à leurs chevaux et descendirent au galop à leur rencontre.

« Evviva² Ors' Anton' ! s'écria un vieillard robuste à barbe blanche, couvert, malgré la chaleur, d'une casaque à capuchon, de drap corse, plus épais que la toison de ses chèvres. C'est le vrai portrait de son père, seulement 80 plus grand et plus fort. Quel beau fusil ! On en parlera de ce fusil, Ors' Anton'.

— Evviva Ors' Anton' ! répétèrent en chœur tous les bergers. Nous savions bien qu'il reviendrait à la fin !

— Ah ! Ors' Anton', disait un grand gaillard au teint 90 couleur de brique, que votre père aurait de joie s'il était ici pour vous recevoir ! Le cher homme ! vous le verriez, s'il avait voulu me croire, s'il m'avait laissé faire l'affaire

1. Pieruccio : le paysan dont il est question au début du chapitre.
 2. Evviva : vive.

de Giudice... Le brave homme ! Il ne m'a pas cru ; il sait bien maintenant que j'avais raison.

95 — Bon ! reprit le vieillard, Giudice ne perdra rien pour attendre.

— Evviva Ors' Anton' !

Et une douzaine de coups de fusil accompagnèrent cette acclamation.

100 Orso, de très mauvaise humeur au centre de ce groupe d'hommes à cheval parlant tous ensemble et se pressant pour lui donner la main, demeura quelque temps sans pouvoir se faire entendre. Enfin, prenant l'air qu'il avait en tête de son peloton lorsqu'il lui distribuait les réprimandes et les jours de salle de police.

« Mes amis, dit-il, je vous remercie de l'affection que vous me montrez, de celle que vous portiez à mon père ; mais j'entends, je veux, que personne ne me donne de conseils. Je sais ce que j'ai à faire.

110 — Il a raison, il a raison ! s'écrierent les bergers. Vous savez bien que vous pouvez compter sur nous.

— Oui, j'y compte : mais je n'ai besoin de personne maintenant, et nul danger ne menace ma maison. Commencez par faire demi-tour, et allez-vous-en à vos 115 chèvres. Je sais le chemin de Pietranera, et je n'ai pas besoin de guides.

— N'ayez peur de rien, Ors' Anton', dit le vieillard ; ils n'oseraient se montrer aujourd'hui. La souris rentre dans son trou lorsque revient le matou.

120 — Matou toi-même, vieille barbe blanche ! dit Orso. Comment t'appelles-tu ?

— Eh quoi ! vous ne me connaissez pas, Ors' Anton', moi qui vous ai porté en croupe si souvent sur mon mullet qui mord ? Vous ne connaissez pas Polo Griffó ? 125 Brave homme, voyez-vous, qui est aux della Rebbia corps et âme. Dites un mot, et quand votre gros fusil parlera, ce vieux mousquet¹, vieux comme son maître, ne se taira pas. Comptez-y, Ors' Anton'.

1. mousquet : arme à feu portative, à mèche, en usage avant le fusil, que l'on appuyait, pour tirer, sur une fourche spéciale plantée en terre (la fourquine).

— Bien, bien ; mais de par tous les diables ! Allez-130 vous-en et laissez-nous continuer notre route. »

Les bergers s'éloignèrent enfin, se dirigeant au grand trot vers le village ; mais de temps en temps ils s'arrêtaien sur tous les points élevés de la route, comme pour examiner s'il n'y avait point quelque embuscade cachée, 135 et toujours ils se tenaient assez rapprochés d'Orso et de sa sœur pour être en mesure de leur porter secours au besoin. Et le vieux Polo Griffó disait à ses compagnons :

« Je le comprends ! Je le comprends ! Il ne dit pas ce qu'il veut faire, mais il le fait. C'est le vrai portrait de son 140 père. Bien ! dis que tu n'en veux à personne ! tu as fait un vœu à sainte Nega*. Bravo ! Moi je ne donnerais pas une figure de la peau du maire. Avant un mois on n'en pourra plus faire une outre¹. »

Ainsi précédé par cette troupe d'éclaireurs, le descendant des della Rebbia entra dans son village et gagna le vieux manoir des caporaux*, ses aïeux. Les rebbianistes, longtemps privés de chef, s'étaient portés en masse à sa rencontre, et les habitants du village, qui observaient la neutralité, étaient tous sur le pas de leurs portes pour le 150 voir passer. Les barricanistes se tenaient dans leurs maisons et regardaient par les fentes de leurs volets.

Le bourg de Pietranera est très irrégulièrement bâti, comme tous les villages de la Corse ; car, pour voir une rue, il faut aller à Cargese², bâti par M. de Marbeuf**. Les 155 maisons, dispersées au hasard et sans le moindre alignement, occupent le sommet d'un petit plateau, ou plutôt d'un palier de la montagne. Vers le milieu du bourg s'élève un grand chêne vert, et auprès on voit une auge en granit, où un tuyau en bois apporte l'eau d'une source

* Cette sainte ne se trouve pas dans le calendrier. Se vouer à sainte Nega, c'est nier tout de parti pris.

** Le marquis de Marbeuf (1712-1786) fut le premier gouverneur français de la Corse, après la cession de l'île par les Génois (1768). Le quartier Marbeuf a été construit à Paris sur des terrains qui avaient appartenu au marquis.

1. outre : gourde en peau.

2. Cargese : ville de la côte ouest de la Corse, fondée par le gouverneur français Marbeuf (1712-1786) pour la colonie grecque.

160 voisine. Ce monument d'utilité publique fut construit à frais communs par les della Rebbia et les Barricini; mais on se tromperait fort si l'on y cherchait un indice de l'ancienne concorde¹ des deux familles. Au contraire, c'est une œuvre de leur jalousie. Autrefois, le colonel 165 della Rebbia ayant envoyé au conseil municipal de sa commune une petite somme pour contribuer à l'érection d'une fontaine, l'avocat Barricini se hâta d'offrir un don semblable, et c'est à ce combat de générosité que Pietranera doit son eau. Autour du chêne vert et de la 170 fontaine, il y a un espace vide qu'on appelle la place, et où lesoisifs se rassemblent le soir. Quelquefois on y joue aux cartes, et, une fois l'an dans le carnaval, on y danse. Aux deux extrémités de la place s'élèvent des bâtiments plus hauts que larges, construits en granit et 175 en schiste. Ce sont les tours ennemis des della Rebbia et des Barricini. Leur architecture est uniforme, leur hauteur est la même, et l'on voit que la rivalité des deux familles s'est toujours maintenue sans que la fortune² décidât entre elles.

180 Il est peut-être à propos d'expliquer ce qu'il faut entendre par ce mot *tour*. C'est un bâtiment carré d'environ quarante pieds³ de haut, qu'en un autre pays on nommerait tout bonnement un colombier. La porte, étroite, s'ouvre à huit pieds du sol, et l'on y arrive par un 185 escalier fort roide*. Au-dessus de la porte est une fenêtre avec une espèce de balcon percé en dessous comme un mâchicoulis⁴, qui permet d'assommer sans risque un visiteur indiscret. Entre la fenêtre et la porte, on voit deux écussons grossièrement sculptés. L'un portait 190 autrefois la croix de Gênes; mais, tout martelé aujourd'hui, il n'est plus intelligible que pour les antiquaires⁵.

1. concorde : union, entente.

2. fortune : destin.

3. un pied : environ 30 cm.

4. mâchicoulis : au Moyen Âge, les châteaux forts étaient surmontés de galeries en saillie, percées d'ouvertures, par lesquelles on laissait tomber des pierres ou des matières enflammées sur l'adversaire.

5. antiquaires : spécialistes de l'Antiquité et des «antiques», c'est-à-dire les objets d'art de l'Antiquité (sens vieilli). Aujourd'hui, ils vendent des objets anciens.

195 Sur l'autre écu sont sculptées les armoiries de la famille qui possède la tour. Ajoutez, pour compléter la décoration, quelques traces de balles sur les écussons et les chambranles¹ de la fenêtre, et vous pouvez vous faire une idée d'un manoir du Moyen Âge en Corse. J'oubliais de dire que les bâtiments d'habitation touchent à la tour, et souvent s'y rattachent par une communication intérieure.

200 La tour et la maison des della Rebbia occupent le côté nord de la place de Pietranera; la tour et la maison des Barricini, le côté sud. De la tour du nord jusqu'à la fontaine, c'est la promenade des della Rebbia, celle des Barricini est du côté opposé. Depuis l'enterrement de la 205 femme du colonel, on n'avait jamais vu un membre de l'une de ces deux familles paraître sur un autre côté de la place que celui qui lui était assigné par une espèce de convention tacite². Pour éviter un détour, Orso allait passer devant la maison du maire, lorsque sa sœur 210 l'avertit et l'engagea à prendre une ruelle qui les conduirait à leur maison sans traverser la place.

«Pourquoi se déranger? dit Orso; la place n'est-elle pas à tout le monde?» Et il poussa son cheval.

«Brave cœur! dit tout bas Colomba... Mon père, tu seras 215 vengé!»

En arrivant sur la place, Colomba se plaça entre la maison des Barricini et son frère, et toujours elle eut l'œil fixé sur les fenêtres de ses ennemis. Elle remarqua qu'elles étaient barricadées depuis peu, et qu'on y avait 220 pratiqué des *archere*³. On appelle *archere* d'étroites ouvertures en forme de meurtrières, ménagées entre de grosses bûches avec lesquelles on bouche la partie inférieure d'une fenêtre. Lorsqu'on craint quelque attaque, on se barricade de la sorte, et l'on peut, à l'abri des bûches, tirer à couvert sur les assaillants.

«Les lâches! dit Colomba. Voyez, mon frère, déjà ils

1. chambranles : encadremens, sur trois côtés, d'une porte, d'une fenêtre ou d'une cheminée (du latin *camerare* : voûter)

2. convention tacite : accord sous entendu, implicite (du latin *tacere* : se taire).

commencent à se garder : ils se barricadent ! mais il faudra bien sortir un jour !»

La présence d'Orso sur le côté sud de la place produisit 230 une grande sensation à Pietranera, et fut considérée comme une preuve d'audace approchant de la témérité. Pour les neutres rassemblés le soir autour du chêne vert, ce fut le texte de commentaires sans fin.

Il est heureux, disait-on, que les fils Barricini ne soient 235 pas encore revenus, car ils sont moins endurants que l'avocat, et peut-être n'eussent-ils point laissé passer leur ennemi sur leur terrain sans lui faire payer sa bravade¹.

«Souvenez-vous de ce que je vais vous dire, voisin, 240 ajouta un vieillard qui était l'oracle^{*} du bourg. J'ai observé la figure de la Colomba aujourd'hui, elle a quelque chose dans la tête. Je sens de la poudre en l'air. Avant peu, il y aura de la viande de boucherie à bon marché dans Pietranera.»



1. bravade : provocation.

Questions

Compréhension

1. Quel est l'intérêt de cette scène : «Cependant Orso cheminait avec sa sœur» (l. 1) ? Comment les propos que Colomba échange avec son frère éclairent-ils le lecteur sur la personnalité de la jeune fille ?
2. Comment Orso est-il accueilli dans son village ? Pourquoi ? Comment réagit-il ?
3. Dans quelle mesure Orso a-t-il commis ce que les habitants de Pietranera considèrent comme une «bravade» ?
4. Orso veut-il, en agissant de la sorte, être provocateur ? Pourquoi prend-il ce risque ?
5. En quoi l'emplacement des deux maisons ennemis est-il symbolique* de l'opposition des deux familles ? Quel est le lieu stratégique du village ? N'y a-t-il pas une phrase du chapitre qui établit clairement un rapport entre les deux maisons et le conflit ?
6. Comment comprenez-vous l'expression «l'oracle du bourg» ?
7. Relevez tous les sous-entendus faits par l'entourage d'Orso.
8. Dans quelle mesure peut-on dire que la menace se précise ?

Écriture / Réécriture

9. Comment les paroles de Colomba donnent-elles maintenant le sens particulier du mot «caporal*» sur lequel reposait le quiproquo* du chapitre II ?
10. Quelle périphrase* désigne Orso dans ce chapitre ?
11. Justifiez l'emploi du présent dans : «Le bourg de Pietranera est très irrégulièrement bâti» (l. 152).
12. Relevez tous les noms propres du chapitre appartenant au champ lexical* de la géographie.
13. Relevez les passages descriptifs : dans quelle mesure nous informent-ils sur l'auteur ?
14. Le mot «tour» est suivi, plus ou moins immédiatement, de sa définition. Quelle est la phrase par laquelle l'auteur intervient pour introduire cette définition ? Mérimée procède de la même façon, un peu plus loin dans le chapitre, pour un autre mot. Quel est-il ?

15. Quel est l'adjectif qui pourrait qualifier le monde que retrouve Orso après avoir quitté Miss Nevil?
16. Diriez-vous que ces deux univers – celui de Miss Nevil et celui de Pietranera – se ressemblent ou s'opposent? Justifiez votre réponse en un paragraphe argumenté.
17. Relevez deux ou trois expressions imagées à la fois comiques et inquiétantes qui rendent les personnages qui les prononcent particulièrement vivants.



Colomba et Orso de retour à Pietranera.

CHAPITRE X

Séparé fort jeune de son père, Orso n'avait guère eu le temps de le connaître. Il avait quitté Pietranera à quinze ans pour étudier à Pise*, et de là était entré à l'École militaire pendant que Ghilfuccio promenait en Europe les aigles* impériales. Sur le continent, Orso l'avait vu à de rares intervalles, et en 1815 seulement¹ il s'était trouvé dans le régiment que son père commandait. Mais le colonel, inflexible sur la discipline, traitait son fils comme tous les autres jeunes lieutenants, c'est-à-dire avec beaucoup de sévérité. Les souvenirs qu'Orso en avait conservés étaient de deux sortes. Il se le rappelait à Pietranera, lui confiant son sabre, lui laissant décharger son fusil quand il revenait de la chasse, ou le faisant asseoir pour la première fois, lui bambin, à la table de famille. Puis il se représentait le colonel della Rebbia

¹⁵ l'envoyant aux arrêts² pour quelque étourderie, et ne l'appelant jamais que lieutenant della Rebbia :

« Lieutenant della Rebbia, vous n'êtes pas à votre place de bataille, trois jours d'arrêts. – Vos tirailleurs

²⁰ sont à cinq mètres trop loin de la réserve, cinq jours d'arrêts. – Vous êtes en bonnet de police³ à midi cinq minutes, huit jours d'arrêts. »

Une seule fois, aux Quatre-Bras⁴, il lui avait dit :
« Très bien, Orso ; mais de la prudence. »

²⁵ Au reste, ces derniers souvenirs n'étaient point ceux que lui rappelait Pietranera. La vue des lieux familiers à son enfance, les meubles dont se servait sa mère, qu'il avait tendrement aimée, excitaient en son âme une foule d'émotions douces et pénibles ; puis, l'avenir sombre qui

1. en 1815 seulement : pendant les Cent-Jours.

2. l'envoyant aux arrêts : le sanctionnant en le privant de la liberté de se déplacer pendant un temps déterminé.

3. bonnet de police : calot, coiffure que les militaires ne doivent pas porter pendant le service.

4. Quatre-Bras : lieu-dit de Belgique, près de Waterloo. Le maréchal Ney et les Français y remportèrent un petit succès – le 16 juin 1815 – avant la défaite.

30 se préparait pour lui, l'inquiétude vague que sa sœur lui inspirait, et par-dessus tout, l'idée que Miss Nevil allait venir dans sa maison, qui lui paraissait aujourd'hui si petite, si pauvre, si peu convenable, pour une personne habituée au luxe, le mépris qu'elle en concevrait peut-être, toutes ces pensées formaient un chaos dans sa tête et lui inspiraient un profond découragement.

Il s'assit, pour souper, dans un grand fauteuil de chêne noirci, où son père présidait les repas de famille, et sourit en voyant Colomba hésiter à se mettre à table 40 avec lui. Il lui sut bon gré d'ailleurs du silence qu'elle observa pendant le souper et de la prompte retraite¹ qu'elle fit ensuite, car il se sentait trop ému pour résister aux attaques qu'elle lui préparait sans doute ; mais Colomba le ménageait et voulait lui laisser le temps de 45 se reconnaître. La tête appuyée sur sa main, il demeura longtemps immobile, repassant dans son esprit les scènes des quinze derniers jours qu'il avait vécus. Il voyait avec effroi cette attente où chacun semblait être de sa conduite à l'égard des Barricini. Déjà il s'apercevait que l'opinion de Pietranera commençait à être pour lui celle du monde. Il devait se venger sous peine de passer pour un lâche. Mais sur qui se venger ? Il ne pouvait croire les Barricini coupables de meurtre. À la vérité ils étaient les ennemis de sa famille, mais il fallait les 50 préjugés grossiers de ses compatriotes pour leur attribuer un assassinat. Quelquefois il considérait le talisman de Miss Nevil, et en répétait tout bas la devise : « La vie est un combat ! » Enfin il se dit d'un ton ferme : « J'en sortirai vainqueur ! » Sur cette bonne pensée il se leva et, 55 prenant la lampe, il allait monter dans sa chambre, lorsqu'on frappa à la porte de la maison. L'heure était indue² pour recevoir une visite. Colomba parut aussitôt, suivie de la femme qui les servait.

« Ce n'est rien », dit-elle en courant à la porte.

1. *la prompte retraite* : la rapide sortie.

2. *indue* : contre l'usage car trop tardive.

65 Cependant, avant d'ouvrir, elle demanda qui frappait. Une voix douce répondit :

« C'est moi. »

Aussitôt la barre de bois placée en travers de la porte fut enlevée, et Colomba reparut dans la salle à manger 70 suivie d'une petite fille de dix ans à peu près, pieds nus, en haillons, la tête couverte d'un mauvais mouchoir, de dessous lequel s'échappaient de longues mèches de cheveux noirs comme l'aile d'un corbeau. L'enfant était maigre, pâle, la peau brûlée par le soleil ; mais dans ses 75 yeux brillait le feu de l'intelligence. En voyant Orso, elle s'arrêta timidement et lui fit une révérence à la paysanne ; puis elle parla bas à Colomba, et lui mit entre les mains un faisan nouvellement tué.

« Merci, Chili¹, dit Colomba. Remercie ton oncle. Il se 80 porte bien ?

— Fort bien, mademoiselle, à vous servir². Je n'ai pu venir plus tôt parce qu'il a bien tardé. Je suis restée trois heures dans le maquis³ à l'attendre.

— Et tu n'as pas soupé ?

85 — Dame⁴ ! non, mademoiselle, je n'ai pas eu le temps. — On va te donner à souper. Ton oncle a-t-il du pain encore ?

— Peu, mademoiselle ; mais c'est de la poudre surtout qui lui manque. Voilà les châtaignes venues⁴, et maintenant il n'a plus besoin que de poudre.

— Je vais te donner un pain pour lui et de la poudre. Dis-lui qu'il la ménage, elle est chère.

— Colomba, dit Orso, en français, à qui donc fais-tu ainsi la charité ?

90 — À un pauvre bandit⁵ de ce village, répondit Colomba dans la même langue. Cette petite est sa nièce.

— Il me semble que tu pourrais mieux placer tes dons. Pourquoi envoyer de la poudre à un coquin qui s'en

1. Chili : abréviation de Chilina.

2. à vous servir : pour vous servir, à votre service.

3. Dame ! : certes ! (abréviation de l'ancien français « par Nostre Dame »).

4. les châtaignes venues : la saison des châtaignes (ce qui permet de se nourrir plus facilement, car les châtaignes cuites constituent alors la base de l'alimentation).

¹⁰⁰ servira pour commettre des crimes ? Sans cette déplorable faiblesse que tout le monde paraît avoir pour les bandits^{*}, il y a longtemps qu'ils auraient disparu de la Corse.

— Les plus méchants de notre pays ne sont pas ceux qui sont à la campagne*.

¹⁰⁵ — Donne-leur du pain si tu veux, on n'en doit refuser à personne ; mais je n'entends pas qu'on leur fournit des munitions.

— Mon frère, dit Colomba d'un ton grave, vous êtes le maître ici, et tout vous appartient dans cette maison ; ¹¹⁰ mais je vous en préviens, je donnerai mon mezzaro[•] à cette petite fille pour qu'elle le vende, plutôt que de refuser de la poudre à un bandit. Lui refuser de la poudre ! mais autant vaut le livrer aux gendarmes. Quelle protection a-t-il contre eux, sinon ses cartouches ?»

¹¹⁵ La petite fille cependant dévorait avec avidité un morceau de pain, et regardait attentivement tour à tour Colomba et son frère, cherchant à comprendre dans leurs yeux le sens de ce qu'ils disaient.

« Et qu'a-t-il fait enfin ton bandit ? Pour quel crime ¹²⁰ s'est-il jeté dans le maquis[•] ?

— Brandolaccio n'a point commis de crime, s'écria Colomba. Il a tué Glovan' Opizzo, qui avait assassiné son père pendant que lui était à l'armée.»

Orso détourna la tête, prit la lampe, et, sans répondre, ¹²⁵ monta dans sa chambre. Alors Colomba donna poudre et provisions à l'enfant, et la reconduisit jusqu'à la porte en lui répétant :

« Surtout que ton oncle veille bien sur Orso !»

Questions

Compréhension

1. Quels nouveaux personnages apparaissent dans ce chapitre ?
2. Qui sont-ils ?
3. Donnez un titre à ce chapitre.
4. Quels sont les sentiments d'Orso au début du chapitre ?
5. Ses états d'âme sont-ils justifiés ?
6. Quelle période de la vie du jeune homme est évoquée ? Pourquoi ?
7. Comment expliquez-vous la phrase : « Il lui fut bon gré d'ailleurs du silence qu'elle observa [...] sans doute » (lignes 40 à 44) ?
8. Quel est le motif de la dispute qui éclate entre Orso et Colomba ?
9. Dans quelle mesure Colomba donne-t-elle ici un exemple illustrant le mot « vendetta^{*} » ?

Écriture / Réécriture

10. Relevez une comparaison^{*} et une métaphore^{*}.
11. Quel est le mot qui rend bien compte de la confusion qui règne dans l'esprit d'Orso ?
12. À votre tour imaginez une scène de dispute et rédigez un dialogue dans lequel deux personnages s'affrontent. N'oubliez ni l'introduction, ni la conclusion.

* Être *alla campagna*, c'est-à-dire être bandit^{*}. Bandit n'est point un terme odieux : il se prend dans le sens de banni ; c'est l'*outlaw* des ballades anglaises.

*Bilan**L'action***• Ce que nous savons**

Puis le narrateur* fait une pause dans l'action pour revenir en arrière. Comme dans un flash-back cinématographique, il retrace l'histoire de la famille della Rebbia, et remonte jusqu'aux origines des hostilités qui opposent les deux clans, della Rebbia et Barricini. Le maire réclame, par exemple, un cours d'eau appartenant au colonel. Il déclare aussi avoir reçu une lettre de menaces d'un certain Agostini, bandit* notoire, qui le somme de renoncer à ses exigences. Ce bandit fait savoir qu'il n'a pas écrit cette lettre et qu'il punira celui qui en est l'auteur. Le colonel est bientôt assassiné et le bandit, soupçonné de ce meurtre, est peu après abattu par la police. La seule indication serait un carnet sur lequel le colonel aurait noté, avant de mourir, le nom du meurtrier. Mais on n'y a trouvé que le début du nom du bandit. Barricini aurait-il falsifié le carnet? Colomba l'en accuse, et harcèle son frère pour que vengeance soit faite. Mais Orso, absent, se laisse convaincre par les comptes rendus de justice et l'affaire est classée.

Deux années ont ainsi passé et Orso, en congé de demi-solde*, décide de rentrer au pays pour vendre ses biens et marier sa sœur. Orso décide de retourner dans son village, à Pietranera et il fait ses adieux à Miss Lydia qui lui offre un talisman, dont le «pouvoir» doit le faire résister à la tentation de la vengeance. Colomba, elle, offre son stylo à Miss Lydia. Durant le voyage, Colomba conseille à son frère de demander la main de Miss Nevil. Ils arrivent au village escortés des bergers que Colomba avait prévenus. Ils sont tous persuadés qu'Orso revient faire sa vendetta*. Celui-ci, mal à l'aise, les congédie. Il passe devant la maison de Barricini, ce qui est considéré par tout Pietranera comme une provocation. Tous sont persuadés que le drame est imminent.

• À quoi nous attendre ?

1. Bien qu'Orso ne soit pas décidé à se venger, la théâtralisation de son retour et l'attente exacerbée de tout le village le replongent au cœur des mœurs de son pays. Même s'il est furieux de sentir le poids de cette pression ajoutée à celle de Colomba, son âme est agitée et la tension monte. Va-t-il pouvoir résister longtemps à cette position inconfortable?

2. Le sang ne risque-t-il pas de couler à Pietranera?

*Les personnages***• Ce que nous savons**

- *Colomba* est perçue à travers le regard de Miss Lydia. La regardant s'éloigner avec Orso, elle ne peut s'empêcher d'éprouver un mauvais pressentiment : «Les yeux de Colomba brillaient d'une joie maligne qu'elle n'y avait point encore remarquée. Cette grande et forte femme, fanatique de ses idées d'honneur barbare, l'orgueil sur le front, les lèvres courbées par un sourire sardonique, emmenant ce jeune homme armé comme pour une expédition sinistre, lui rappela les craintes d'Orso, et elle crut voir son mauvais génie l'entraînant à sa perte.»

- *Miss Lydia* est le contraire de *Colomba*. Elle est «l'ange gardien» d'Orso. Si elle lui donne un talisman, c'est peut-être tout autant pour le protéger de *Colomba* que pour le protéger de lui-même. Miss Nevil ressent d'autant mieux le danger que peut représenter la fougueuse *Colomba* pour son frère, qu'elle commence à subir l'influence d'une inclination qui ressemble bien à de l'amour, même si elle s'en défend : «Oh! Je ne l'aime point... Non, non; d'ailleurs cela est impossible... Et *Colomba*... Moi la belle-sœur d'une vocéatrice!»

- *Orso* est mal à l'aise entre ces deux femmes qui symbolisent deux univers opposés. Sa mauvaise humeur ne cesse d'augmenter, mais le sentiment amoureux gagne petit à petit son cœur.

- *Chilina* fait la liaison entre son oncle et *Colomba*. Elle semble elle aussi toute dévouée à la cause de la vendetta*.

- *Brandolaccio* est un véritable «bandit* d'honneur».

- *Les bergers* : ils accueillent triomphalement l'enfant du pays et se refusent à comprendre qu'Orso n'a pas décidé de se venger.

• À quoi nous attendre ?

1. Nous venons de le voir, Miss Lydia est tombée sous le charme d'Orso, et les circonstances romanesques de la situation ne manquent certainement pas de faire flamber cet amour naissant, d'autant plus que la jeune fille sent son «héros» en danger. Il reste au lecteur à espérer que les sentiments d'Orso pour Miss Lydia vont peser suffisamment fort dans sa décision, pour qu'il évite de faire le faux pas.

2. La tension monte, la crise est imminente. Chaque habitant du village en est l'acteur potentiel, et le chapitre IX se clôt sur les inquiétantes paroles de «l'oracle* du bourg» : «Je sens de la poudre dans l'air. Avant peu, il y aura de la viande de boucherie à bon marché dans Pietranera.»

CHAPITRE XI

Orso fut longtemps à s'endormir, et par conséquent s'éveilla fort tard, du moins pour un Corse. À peine levé, le premier objet qui frappa ses yeux, ce fut la maison de ses ennemis et les *archère*¹ qu'ils venaient d'y établir. Il descendit et demanda sa sœur.

« Elle est à la cuisine qui fond des balles¹ », lui répondit la servante Saveria.

Ainsi, il ne pouvait faire un pas sans être poursuivi par l'image de la guerre.

Il trouva Colomba assise sur un escabeau, entourée de balles nouvellement fondues, coupant les jets de plomb².

« Que diable fais-tu là ? lui demanda son frère.

— Vous n'aviez point de balles pour le fusil du colonel, répondit-elle de sa voix douce ; j'ai trouvé un moule de calibre³, et vous aurez aujourd'hui vingt-quatre cartouches, mon frère.

— Je n'en ai pas besoin, Dieu merci !

— Il ne faut pas être pris au dépourvu, Ors' Anton'. Vous avez oublié votre pays et les gens qui vous entourent.

— Je l'aurais oublié que tu me le rappellerais bien vite. Dis-moi, n'est-il pas arrivé une grosse malle il y a quelques jours ?

Oui, mon frère. Voulez-vous que je la monte dans votre chambre ?

Toi, la monter ! mais tu n'aurais jamais la force de la soulever... N'y a-t-il pas ici quelque homme pour le faire ?

— Je ne suis pas si faible que vous le pensez », dit

1. *qui fond des balles* : qui fabrique des balles de fusil avec du plomb fondu et versé dans des moules.

2. *jets de plomb* : le plomb fondu et solidifié qui a débordé du moule et reste attaché à la balle.

3. *un moule de calibre* : un moule correspondant à la grosseur des balles appropriées au fusil anglais offert par le colonel Nevil à Orso.

Colomba, en retroussant ses manches et découvrant un bras blanc et rond, parfaitement formé, mais qui annonçait une force peu commune. « Allons, Saveria, dit-elle à la servante, aide-moi. »

Déjà elle enlevait seule la lourde malle, quand Orso s'empressa de l'aider.

« Il y a dans cette malle, ma chère Colomba, dit-il, quelque chose pour toi. Tu m'excuseras si je te fais de si pauvres cadeaux, mais la bourse d'un lieutenant en demi-solde⁴ n'est pas trop bien garnie. »

En parlant, il ouvrait la malle et en retirait quelques robes, un châle et d'autres objets à l'usage d'une jeune personne.

« Que de belles choses ! s'écria Colomba. Je vais bien vite les serrer¹ de peur qu'elles ne se gâtent. Je les garderai pour ma noce, ajouta-t-elle avec un sourire triste, car maintenant je suis en deuil. »

Et elle baissa la main de son frère.

« Il y a de l'affection², ma sœur, à garder le deuil si longtemps.

— Je l'ai juré, dit Colomba d'un ton ferme. Je ne quitterai le deuil... »

Et elle regardait par la fenêtre la maison des Barricini.

« Que le jour où tu te marieras ? dit Orso cherchant à éviter la fin de la phrase.

— Je ne me marierai, dit Colomba, qu'à un homme qui aura fait trois choses... »

Et elle contemplait toujours d'un air sinistre la maison ennemie.

— « Jolie comme tu es, Colomba, je m'étonne que tu ne sois pas déjà mariée. Allons, tu me diras qui te fait la cour. D'ailleurs j'entendrai bien les sérenades. Il faut qu'elles soient belles pour plaire à une grande vocatrice³ comme toi.

— Qui voudrait d'une pauvre orpheline?... Et puis

1. *serrer* : ranger, mettre à l'abri (vieilli).

2. *affection* : manque de naturel.

l'homme qui me fera quitter mes habits de deuil fera prendre le deuil aux femmes de là-bas.»

«Cela devient de la folie», se dit Orso.

Mais il ne répondit rien pour éviter toute discussion.

70 «Mon frère, dit Colomba d'un ton de câlinerie, j'ai aussi quelque chose à vous offrir. Les habits que vous avez là sont trop beaux pour ce pays-ci. Votre jolie redingote serait en pièces au bout de deux jours si vous la portiez dans le maquis. Il faut la garder pour quand 75 viendra Miss Nevil.»

Puis, ouvrant une armoire, elle en tira un costume complet de chasseur.

«Je vous ai fait une veste de velours, et voici un bonnet comme en portent nos élégants; je l'ai brodé pour 80 vous il y a bien longtemps. Voulez-vous essayer cela?»

Et elle lui faisait endosser une large veste de velours vert ayant dans le dos une énorme poche. Elle lui mettait sur la tête un bonnet pointu de velours noir brodé en jais et en soie de la même couleur, et terminé par une 85 espèce de houppe.

«Voici la cartouchière* de notre père, dit-elle, son stylet est dans la poche de votre veste. Je vais vous chercher le pistolet.

— J'ai l'air d'un vrai brigand de l'Ambigu-Comique¹, 90 disait Orso en se regardant dans un petit miroir que lui présentait Saveria.

— C'est que vous avez tout à fait bonne façon comme cela, Ors' Anton', disait la vieille servante, et le plus beau *pointu*^{**} de Bocognano³ ou de Bastelica³ n'est pas 95 plus brave⁴.»

* *Carchera*, ceinture où l'on met des cartouches. On y attache un pistolet à gauche.

** *Pinsuto*. On appelle ainsi ceux qui portent le bonnet pointu, *barreta pinsuta*.

1. *l'Ambigu-Comique* : théâtre de l'époque situé boulevard du Temple et spécialisé dans les mélodrames.

2. *Bocognano* : petite ville du centre de la Corse, au sud de Corte.

3. *Bastelica* : ville de l'arrondissement d'Ajaccio située à quelques kilomètres au sud de Bocognano.

4. *brave* : beau, élégant (archaïsme populaire).

Orso déjeuna dans son nouveau costume, et pendant le repas il dit à sa sœur que sa malle contenait un certain nombre de livres; que son intention était d'en faire venir de France et d'Italie, et de la faire travailler beaucoup.

100 «Car il est honteux, Colomba, ajouta-t-il, qu'une grande fille comme toi ne sache pas encore des choses que, sur le continent, les enfants apprennent en sortant de nourrice.

105 — Vous avez raison, mon frère, disait Colomba ; je sais bien ce qui me manque, et je ne demande pas mieux que d'étudier, surtout si vous voulez bien me donner des leçons.»

Quelques jours se passèrent sans que Colomba prononçât le nom des Barricini. Elle était toujours aux petits soins pour son frère, et lui parlait souvent de Miss Nevil. Orso lui faisait lire des ouvrages français et italiens, et il était surpris tantôt de la justesse et du bon sens de ses observations, tantôt de son ignorance profonde des choses les plus vulgaires¹.

Un matin, après déjeuner, Colomba sortit un instant, et, au lieu de revenir avec un livre et du papier, parut avec son mezzaro² sur la tête. Son air était plus sérieux encore que de coutume.

110 120 «Mon frère, dit-elle, je vous prirai de sortir avec moi.

— Où veux-tu que je t'accompagne? dit Orso en lui offrant son bras.

— Je n'ai pas besoin de votre bras, mon frère, mais prenez votre fusil et votre boîte à cartouches. Un homme 125 ne doit jamais sortir sans ses armes.

— À la bonne heure! Il faut se conformer à la mode. Où allons-nous?»

Colomba, sans répondre, serra le mezzaro autour de sa tête, appela le chien de garde, et sortit suivie de son frère. S'éloignant à grands pas du village, elle prit un chemin creux qui serpentait dans les vignes, après avoir envoyé devant elle le chien, à qui elle fit un signe qu'il

1. *vulgaires* : communes, connues du commun des mortels (vieilli ou littéraire).

semblait bien connaître ; car aussitôt il se mit à courir en zigzag, passant dans les vignes, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, toujours à cinquante pas de sa maîtresse, et quelquefois s'arrêtant au milieu du chemin pour la regarder en remuant la queue. Il paraissait s'acquitter parfaitement de ses fonctions d'éclaireur.

« Si Muschetto aboie, dit Colomba, armez votre fusil,
140 mon frère, et tenez-vous immobile. »

À un demi-mille¹ du village, après bien des détours, Colomba s'arrêta tout à coup dans un endroit où le chemin faisait un coude. Là s'élevait une petite pyramide de branchages, les uns verts, les autres desséchés, amoncelés à la hauteur de trois pieds² environ. Du sommet on voyait percer l'extrémité d'une croix de bois peinte en noir. Dans plusieurs cantons de la Corse, surtout dans les montagnes, un usage extrêmement ancien, et qui se rattaché peut-être à des superstitions du paganisme³, oblige les passants à jeter une pierre ou un rameau d'arbre sur le lieu où un homme a péri de mort violente. Pendant de longues années, aussi longtemps que le souvenir de sa fin tragique demeure dans la mémoire des hommes, cette offrande singulière s'accumule ainsi de jour en jour. On appelle cela *l'amas*⁴, le *mucchio*⁵ d'un tel.

Colomba s'arrêta devant ce tas de feuillage, et, arrachant une branche d'arbousier⁶, l'ajouta à la pyramide.

« Orso, dit-elle, c'est ici que notre père est mort.
160 Prions pour son âme, mon frère ! »

1. un demi-mille : Le mille français vaut 1 852 mètres. Il mesure la distance entre deux points d'un méridien terrestre séparés par une minute d'arc (mesure encore utilisée aujourd'hui en navigation maritime : le mille marin). Le mille anglais (mile) est une unité de mesure des distances qui vaut à peu près 1 609 mètres. Dans l'Antiquité romaine, le mille était une unité de distance qui valait 1 000 pas (à peu près 1 482 mètres).

2. pied : ancienne unité de mesure de 32 centimètres.

3. paganisme : nom donné aux religions polythéistes des païens (de ceux qui ne sont pas chrétiens).

4. arbousier : arbuste du midi à feuillage décoratif comme celui du laurier, qui produit des fruits rouges avec lesquels on fabrique de l'eau de vie, du sirop ou de la gelée.

Et elle se mit à genoux. Orso l'imita aussitôt. En ce moment la cloche du village tinta lentement, car un homme était mort dans la nuit. Orso fondit en larmes.

165 Au bout de quelques minutes, Colomba se leva, l'œil sec, mais la figure animée. Elle fit du pouce à la hâte le signe de croix familier à ses compatriotes et qui accompagne d'ordinaire leurs serments solennels, puis, entraînant son frère, elle reprit le chemin du village. Ils rentrèrent en silence dans leur maison. Orso monta dans sa chambre. Un instant après, Colomba l'y suivit, portant une petite cassette qu'elle posa sur la table. Elle l'ouvrit et en tira une chemise couverte de larges taches de sang.

« Voici la chemise de votre père¹, Orso. »

175 Et elle la jeta sur ses genoux.

« Voici le plomb qui l'a frappé. »

Et elle posa sur la chemise deux balles oxydées.

« Orso, mon frère ! crie-t-elle en se précipitant dans ses bras et l'étreignant avec force. Orso ! tu le vengeras ! »

180 Elle l'embrassa avec une espèce de fureur², baissa les balles et la chemise, et sortit de la chambre, laissant son frère comme pétrifié sur sa chaise.

Orso resta quelque temps immobile, n'osant éloigner de lui ces épouvantables reliques. Enfin, faisant un effort, il les remit dans la cassette et courut à l'autre bout de la chambre se jeter sur son lit, la tête tournée vers la muraille, enfoncée dans l'oreiller, comme s'il eût voulu se dérober à la vue d'un spectre. Les dernières paroles de sa sœur retentissaient sans cesse dans ses oreilles, et il lui semblait entendre un oracle³ fatal, inévitable, qui lui demandait du sang, et du sang innocent. Je n'essaierai pas de rendre les sensations du malheureux jeune

1. la chemise de votre père : on trouve dans les *Notes d'un voyage en Corse de Mérimée* : « La chemise sanglante d'un homme assassiné est gardée dans une famille, comme un souvenir de vengeance. On la montre aux parents pour les exciter à punir le meurtrier. Quelquefois, au lieu de chemise, on garde des morceaux de papier trempé dans le sang du mort, qu'on remet aux enfants lorsqu'ils sont en âge de pouvoir manier un fusil. »

2. fureur : passion, ardeur (du latin furor : folie, également)

homme, aussi confuses que celles qui bouleversent la tête d'un fou. Longtemps il demeura dans la même position, sans oser détourner la tête. Enfin il se leva, ferma la cassette, et sortit précipitamment de sa maison, courant la campagne et marchant devant lui sans savoir où il allait.

Peu à peu, le grand air le soulagea ; il devint plus 200 calme et examina avec quelque sang-froid sa position et les moyens d'en sortir. Il ne soupçonnait point les Baricini de meurtre, on le sait déjà ; mais il les accusait d'avoir supposé¹ la lettre du bandit Agostini ; et cette 205 lettre, il le croyait du moins, avait causé la mort de son père. Les poursuivre comme faussaires, il sentait que cela était impossible. Parfois, si les préjugés ou les 210 instincts de son pays revenaient l'assaillir et lui montraient une vengeance facile au détour d'un sentier, il les écartait avec horreur en pensant à ses camarades de régiment, aux salons de Paris, surtout à Miss Nevil. Puis il songeait aux reproches de sa sœur, et ce qui restait de corse dans son caractère justifiait ces reproches et les rendait plus poignants. Un seul espoir lui restait dans ce combat entre sa conscience et ses préjugés, c'était d'en 215 tamer, sous un prétexte quelconque, un querelle avec un des fils de l'avocat et de se battre en duel avec lui. Le tuer d'une balle ou d'un coup d'épée conciliait ses idées corses et ses idées françaises. L'expédient² accepté, et méditant les moyens d'exécution, il se sentait déjà soulagé d'un grand poids, lorsque d'autres pensées plus douces contribuèrent encore à calmer son agitation fébrile. Cicéron, désespéré de la mort de sa fille Tullia, 220 oublia sa douleur en repassant dans son esprit toutes les belles choses qu'il pourrait dire à ce sujet³. En

225 discourant de la sorte sur la vie et la mort, M. Shandy¹ se consola de la perte de son fils. Orso se rafraîchit le sang en pensant qu'il pourrait faire à Miss Nevil un tableau de l'état de son âme, tableau qui ne pourrait manquer d'intéresser puissamment cette belle personne.

230 Il se rapprochait du village, dont il s'était fort éloigné sans s'en apercevoir, lorsqu'il entendit la voix d'une petite fille qui chantait, se croyant seule sans doute, dans un sentier au bord du maquis². C'était cet air lent et monotone consacré aux lamentations funèbres, et 235 l'enfant chantait : « À mon fils, mon fils en lointain pays – gardez ma croix et ma chemise sanglante²... »

« Que chantes-tu là, petite ? dit Orso d'un ton de colère, en paraissant tout à coup.

– C'est vous, Ors' Anton ! s'écria l'enfant un peu 240 effrayée... C'est une chanson de Mlle Colomba...

– Je te défends de la chanter », dit Orso d'une voix terrible.

L'enfant, tournant la tête à droite et à gauche, semblait chercher de quel côté elle pourrait se sauver, et 245 sans doute elle se serait enfuie si elle n'eût été retenue par le soin de conserver un gros paquet qu'on voyait sur l'herbe à ses pieds.

Orso eut honte de sa violence.

« Que portes-tu là, ma petite ? » lui demanda-t-il le 250 plus doucement qu'il put.

Et comme Chilina hésitait à répondre, il souleva le linge qui enveloppait le paquet, et vit qu'il contenait un pain et d'autres provisions.

« À qui portes-tu ce pain, ma mignonne ? lui demanda-t-il.

– Vous le savez bien, monsieur ; à mon oncle.

– Et ton oncle n'est-il pas bandit[•] ?

– Pour vous servir, monsieur Ors' Anton'.

1. *supposé* : inventé

2. *expédient* : moyen, même indélicat, de résoudre provisoirement une difficulté (souvent péjoratif).

3. *sujet* : le grand écrivain latin Cicéron (106-43 av. J.-C.) a écrit à l'occasion de la mort de sa fille une *Consolation* dont il ne nous est parvenu que des fragments. Ce père fait référence précisément à Cicéron en tentant de se consoler de la mort de son fils ainé.

1. M. Shandy : personnage d'un roman de l'écrivain anglais Sterne (1713-1768), *La vie et les opinions de Tristan Shandy, gentleman*, que Mérimée appréciait.

2. *sanglante* : reprise de la complainte de Colomba, chantée par le matelot au chapitre III.

— Si les gendarmes te rencontraient, ils te demanderaient où tu vas...

— Je leur dirais, répondit l'enfant sans hésiter, que je porte à manger aux Lucquois¹ qui coupent le maquis².

— Et si tu trouvais quelque chasseur affamé qui voulût dîner à tes dépens et te prendre tes provisions?...

— On n'oserais. Je dirais que c'est pour mon oncle.

— En effet, il n'est point homme à se laisser prendre son dîner... Il t'aime bien, ton oncle?

— Oh! oui, Ors' Anton'. Depuis que mon papa est mort, il a soin de la famille : de ma mère, de moi et de ma petite sœur. Avant que maman fût malade, il la recommandait aux riches pour qu'on lui donnât de l'ouvrage. Le maire me donne une robe tous les ans, et le curé me montre le catéchisme et à lire depuis que mon oncle leur a parlé. Mais c'est votre sœur surtout qui est bonne pour nous.»

En ce moment, un chien parut dans le sentier. La petite fille, portant deux doigts à sa bouche, fit entendre un sifflement aigu : aussitôt le chien vint à elle et la caressa³, puis s'enfonça brusquement dans le maquis. Bientôt deux hommes mal vêtus, mais bien armés, se levèrent derrière une cépée⁴ à quelques pas d'Orso. On eût dit qu'ils s'étaient avancés en rampant comme des couleuvres au milieu du fourré de cistes et myrtes⁵ qui couvrait le terrain.

« Oh! Ors' Anton', soyez le bienvenu, dit le plus âgé de ces deux hommes. Eh quoi! vous ne me reconnaissiez pas?

— Non, dit Orso le regardant fixement.

— C'est drôle comme une barbe et un bonnet pointu

1. *Lucquois* : travailleurs italiens, généralement saisonniers, venant de la province de Lucques. Ils ont pris une part importante au développement économique de la Corse par leurs travaux de défrichement du maquis, d'assainissement de plaines ou de construction de routes.

2. *caressa* : fit des démonstrations d'affection et d'amitié (archaïsme populaire).

3. *cépée* : touffe de plusieurs tiges de bois ayant poussé à partir de la souche d'un arbre abattu.

4. *de cistes et de myrtes* : arbisseaux typiques du maquis corse. La myrte a des fleurs blanches et odorantes et donne des baies bleu-noir comestibles.

290 vous changent un homme! Allons, mon lieutenant, regardez bien. Avez-vous donc oublié les anciens de Waterloo? Vous ne vous souvenez plus de Brando¹ Savelli, qui a déchiré plus d'une cartouche² à côté de vous dans ce jour de malheur?

295 — Quoi! c'est toi! dit Orso. Et tu as déserté en 1816!

— Comme vous dites, mon lieutenant. Dame le service ennuie, et puis j'avais un compte à régler dans ce pays-ci. Ha! ha! Chili, tu es une brave fille. Sers-nous vite car nous avons faim. Vous n'avez pas d'idée, mon 300 lieutenant, comme on a d'appétit dans le maquis³. Qu'est-ce qui nous envoie cela, Mlle Colomba ou le maire?

— Non, mon oncle ; c'est la meunière qui m'a donné cela pour vous et une couverture pour maman.

305 — Qu'est-ce qu'elle me veut?

— Elle dit que ses Lucquois, qu'elle a pris pour défricher, lui demandent maintenant trente-cinq sous et les châtaignes, à cause de la fièvre⁴ qui est dans le bas de Pietranera.

310 — Les fainéants!... Je verrai. — Sans façon, mon lieutenant, voulez-vous partager notre dîner? Nous avons fait de plus mauvais repas ensemble du temps de notre pauvre compatriote⁵ qu'on a réformé.

— Grand-merci. — On m'a réformé aussi, moi.

315 — Oui, je l'ai entendu dire ; mais vous n'en avez pas été bien fâché, je gage⁶. Histoire de régler votre compte à vous. — Allons, curé, dit le bandit⁷ à son camarade, à table! Monsieur Orso, je vous présente monsieur le curé, c'est-à-dire, je ne sais pas trop s'il est curé, mais il en a 320 la science.

— Un pauvre étudiant en théologie⁶, monsieur, dit le

1. *Brando* : abréviation de Brandolaccio.

2. *qui a déchiré plus d'une cartouche* : on déchirait la cartouche en papier avant de mettre la poudre et la balle dans le canon du fusil.

3. *fièvre* (ou *fièvre des marais*) : le paludisme.

4. *compatriote* : Napoléon exilé à Sainte-Hélène.

5. *gage* : pari (archaïsme populaire).

6. *théologie* : étude des questions religieuses.

second bandit*, qu'on a empêché de suivre sa vocation. Qui sait ? J'aurais pu être pape, Brandolaccio.

325 — Quelle cause a donc privé l'Eglise de vos lumières¹ ? demanda Orso.

— Un rien, un compte à régler, comme dit mon ami Brandolaccio, une sœur à moi qui avait fait des folies pendant que je dévorais les bouquins à l'université de Pise*. Il me fallut retourner au pays pour la marier. Mais 330 le futur, trop pressé, meurt de la fièvre trois jours avant mon arrivée. Je m'adresse alors, comme vous eussiez fait à ma place, au frère du défunt. On me dit qu'il était marié. Que faire ?

— En effet, cela était embarrassant. Que fites-vous ?

335 — Ce sont de ces cas où il faut en venir à la pierre à fusil*.

— C'est-à-dire que...

— Je lui mis une balle dans la tête », dit froidement le bandit.

340 Orso fit un mouvement d'horreur. Cependant la curiosité, et peut-être aussi le désir de retarder le moment où il faudrait rentrer chez lui, le firent rester à sa place, et continuer la conversation avec ces deux hommes, dont chacun avait au moins un assassinat sur 345 la conscience.

Pendant que son camarade parlait, Brandolaccio mettait devant lui du pain et de la viande ; il se servit lui-même, puis il fit la part de son chien, qu'il présenta à Orso sous le nom de Brusco, comme doué du merveilleux instinct de reconnaître un voltigeur* sous quelque déguisement que ce fût. Enfin il coupa un morceau de pain et une tranche de jambon cru qu'il donna à sa nièce.

350 « La belle vie que celle de bandit ! s'écria l'étudiant en théologie après avoir mangé quelques bouchées. Vous en tâterez peut-être un jour, monsieur della Rebbia, et

* *La scaglia*, expression très usitée.

1. lumières : connaissances, intelligence, savoir.

vous verrez combien il est doux de ne connaître d'autre maître que son caprice. »

355 Jusque-là, le bandit* s'était exprimé en italien ; il poursuivit en français :

« La Corse n'est pas un pays bien amusant pour un jeune homme ; mais pour un bandit, quelle différence ! Les femmes sont folles de nous. Tel que vous me voyez, j'ai trois maîtresses dans trois cantons différents. 360 Je suis partout chez moi. Et il y en a une qui est la femme d'un gendarme.

— Vous savez bien des langues, monsieur, dit Orso d'un ton grave.

365 — Si je parle français, c'est que, voyez-vous, *maxima debetur pueris reverentia*¹. Nous entendons, Brandolaccio et moi, que la petite tourne bien et marche droit.

— Quand viendront ses quinze ans, dit l'oncle de Chilina, je la marierai bien. J'ai déjà un parti en vue.

— C'est toi qui feras la demande ? dit Orso.

370 — Sans doute. Croyez-vous que si je dis à un richard du pays : « Moi, Brando Savelli, je verrais avec plaisir que votre fils épousât Michelina Savelli », croyez-vous qu'il se fera tirer les oreilles ?

375 — Je ne le lui conseillerais pas, dit l'autre bandit. Le camarade a la main un peu lourde.

— Si j'étais un coquin, poursuivit Brandolaccio, une canaille, un supposé², je n'aurais qu'à ouvrir ma besace, les pièces de cent sous y pleuvraient.

380 — Il y a donc dans ta besace, dit Orso, quelque chose qui les attire ?

— Rien ; mais si j'écrivais, comme il y en a qui l'ont fait, à un riche : « J'ai besoin de cent francs », il se dépêcherait de me les envoyer. Mais je suis un homme d'honneur, mon lieutenant.

385 — Savez-vous, monsieur della Rebbia, dit le bandit que son camarade appelait le curé, savez-vous que, dans

1. *maxima [...] reverentia* : citation du poète latin Juvénal (v. 6-v. 130) : « *Le plus grand respect est dû aux enfants.* » (*Satires*, xiv)

2. un supposé : un supposé bandit, un préteur bandit (mais en fait quelqu'un qui ne mérite pas de l'être).

ce pays de mœurs simples, il y a pourtant quelques misérables qui profitent de l'estime que nous inspirons au moyen de nos passeports (il montrait son fusil), pour 395 tirer des lettres de change¹ en contrefaisant notre écriture?

— Je le sais, dit Orso d'un ton brusque. Mais quelles lettres de change?

— Il y a six mois, continua le bandit^{*}, que je me pro- 400 menais du côté d'Orezza², quand vient à moi un manant³ qui de loin m'ôte son bonnet et me dit : "Ah! monsieur le curé (ils m'appellent toujours ainsi), excusez-moi, donnez-moi du temps; je n'ai pu trouver que cinquante-cinq francs; mais, vrai, c'est tout ce que 405 j'ai pu amasser." Moi, tout surpris : "Qu'est-ce à dire, maroufle⁴! cinquante-cinq francs? lui dis-je. — Je veux dire soixante-cinq, me répondit-il; mais pour cent que vous me demandez, c'est impossible. — Comment, drôle! je te demande cent francs! Je ne te connais pas."

410 — Alors il me remit une lettre, ou plutôt un chiffon tout sale, par lequel on l'invitait à déposer cent francs dans un lieu qu'on indiquait, sous peine de voir sa maison brûlée et ses vaches tuées par Giocanto Castriconi, c'est mon nom. Et l'on avait eu l'infamie de contrefaire ma 415 signature! Ce qui me piqua⁵ le plus, c'est que la lettre était écrite en patois, pleine de fautes d'orthographe... Moi faire des fautes d'orthographe! moi qui avais tous les prix à l'université! Je commence par donner à mon vilain⁶ un soufflet qui le fait tourner deux fois sur lui-même. — "Ah! tu me prends pour un voleur, coquin que tu es!" lui dis-je, et je lui donne un bon coup de pied où vous savez. Un peu soulagé, je lui dis : "Quand dois-tu porter cet argent au lieu désigné? — Aujourd'hui même.

1. *lettres de change*: documents par lesquels une personne s'engageait à payer une certaine somme à une date précise.

2. *Orezza*: village de l'arrondissement de Corte, à l'est de la Corse.

3. *manant*: au Moyen Âge, personne qui habitait un bourg sans y avoir le droit de bourgeoisie : vilain, roturier. Par extension : paysan, rustre (péjoratif).

4. *maroufle*: fripon (vieilli et familier).

5. *vilain*: au Moyen Âge, paysan, et, par extension, personnage grossier.

— Bien! va le porter." C'était au pied d'un pin, et le lieu était parfaitement indiqué. Il porte l'argent, l'enterre au pied de l'arbre et revient me trouver. Je m'étais embusqué aux environs. Je demeurai là avec mon homme six mortelles heures. Monsieur della Rebbia, je serais resté trois jours s'il eût fallu. Au bout de six heures paraît un *Bastiaccio*^{*}, un infâme usurier¹. Il se baisse pour prendre l'argent, je fais feu, et je l'avais si bien ajusté que sa tête porta en tombant sur les écus qu'il déterrait. " Maintenant, drôle²! dis-je au paysan, reprends ton argent, et ne t'avise plus de soupçonner d'une bassesse Giocanto Castriconi." Le pauvre diable, tout tremblant, ramassa ses soixante-cinq francs sans prendre la peine de les essuyer. Il me dit merci, je lui allonge un bon coup de pied d'adieu, et il court encore.

— Ah! curé, dit Brandolaccio, je t'envie ce coup de 440 fusil-là. Tu as dû bien rire?

— J'avais attrapé le *Bastiaccio*^{*} à la tempe, continua le bandit, et cela me rappela ces vers de Virgile²:

... *Liquefacto tempora plumbo*

Diffidit, ac multa porrectum extendit arenâ^{**}.

445 — *Liquefacto!* Croyez-vous, monsieur Orso, qu'une balle de plomb se fonde par la rapidité de son trajet dans l'air? Vous qui avez étudié la balistique³, vous devriez bien me dire si c'est une erreur ou une vérité?»

Orso aimait mieux discuter cette question de physique 450 que d'argumenter avec le licencié⁴ sur la moralité de

* Les Corses montagnards détestent les habitants de Bastia, qu'ils ne regardent pas comme des compatriotes. Jamais ils ne disent *Bastiese*, mais *Bastiaccio*: on sait que la terminaison en *accio* se prend d'ordinaire dans un sens de mépris.

** "D'un plomb qui a fondu en traversant l'air, il fend au milieu le front du jeune homme et l'étend mort sur le sable dont il recouvre une large place" (Traduc. d'André Bellessort).

1. *usurier*: personne qui prête de l'argent à un taux très élevé, supérieur au taux légal (à un taux usuraire).

2. *Virgile*: l'un de plus grands poètes latins (v. 70-19 av. J.-C.)

3. *balistique*: science qui étudie le mouvement des corps lancés dans l'espace et en particulier la trajectoire des projectiles lancés par les armes à feu.

4. *licencié*: qui a obtenu une licence (diplôme universitaire qui permettait d'enseigner).

son action. Brandolaccio, que cette dissertation scientifique n'amusait guère, l'interrompit pour remarquer que le soleil allait se coucher :

« Puisque vous n'avez pas voulu dîner avec nous, Ors' Anton', lui dit-il, je vous conseille de ne pas faire attendre plus longtemps Mlle Colombe. Et puis il ne fait pas toujours bon à courir les chemins quand le soleil est couché. Pourquoi donc sortez-vous sans fusil ? Il y a de mauvaises gens dans ces environs ; prenez-y garde.

455 Aujourd'hui vous n'avez rien à craindre ; les Barricini amènent le préfet chez eux ; ils l'ont rencontré sur la route, et il s'arrête un jour à Pietranera avant d'aller poser à Corte une première pierre¹, comme on dit..., une bêtise ! Il couche ce soir chez les Barricini ; mais 460 demain ils seront libres. Il y a Vincentello, qui est un mauvais garnement, et Orlanduccio, qui ne vaut guère mieux... Tâchez de les trouver séparés, aujourd'hui l'un, demain l'autre ; mais méfiez-vous, je ne vous dis que cela.

470 — Merci du conseil, dit Orso ; mais nous n'avons rien à démêler ensemble ; jusqu'à ce qu'ils viennent me chercher, je n'ai rien à leur dire. »

Le bandit^{*} tira la langue de côté et la fit claquer contre sa joue d'un air ironique, mais il ne répondit rien. Orso 475 se levait pour partir :

« À propos, dit Brandolaccio, je ne vous ai pas remercié de votre poudre ; elle m'est venue bien à propos. Maintenant rien ne me manque..., c'est-à-dire il me manque encore des souliers..., mais je m'en ferai de la 480 peau d'un mouflon un de ces jours. »

Orso glissa deux pièces de cinq francs dans la main du bandit.

« C'est Colombe qui t'envoyait la poudre ; voici pour t'acheter des souliers.

485 — Pas de bêtises, mon lieutenant, s'écria Brandolaccio en lui rendant les deux pièces. Est-ce que vous me

prenez pour un mendiant ? J'accepte le pain et la poudre, mais je ne veux rien autre chose.

— Entre vieux soldats, j'ai cru qu'on pouvait s'aider.

490 Allons, adieu ! »

Mais, avant de partir, il avait mis de l'argent dans la besace du bandit^{*}, sans qu'il s'en fût aperçu.

« Adieu, Ors' Anton' ! dit le théologien. Nous nous retrouverons peut-être au maquis^{*} un de ces jours, et 495 nous continueros nos études sur Virgile. »

Orso avait quitté ses honnêtes¹ compagnons depuis un quart d'heure, lorsqu'il entendit un homme qui courait derrière lui de toutes ses forces. C'était Brandolaccio.

500 « C'est un peu fort, mon lieutenant, s'écria-t-il hors d'haleine, un peu trop fort ! voilà vos dix francs. De la part d'un autre, je ne passerais pas l'espiedgerie. Bien des choses de ma part à Mlle Colombe. Vous m'avez tout essoufflé ! Bonsoir. »



1. poser une première pierre : pour marquer symboliquement l'inauguration de la construction d'un édifice.

1. honnêtes : honorables, estimables.

Questions

Compréhension

1. Comment le portrait de Colomba se complète-t-il ?
2. Pourquoi emmène-t-elle Orso faire ce triste pèlerinage ?
3. Quels sont les différents moyens employés par Colomba pour inciter son frère à la vengeance ?
4. À quel moment du chapitre voit-on clairement que les intentions du frère et de la sœur sont opposées ?
5. Quel est le dilemme qui tourmente Orso ? De quelle manière espère-t-il pouvoir résoudre ce conflit intérieur ? Cette solution respecte-t-elle ses intentions initiales ? Qu'en pensez-vous ?
6. Faites le portrait des deux bandits* que rencontre Orso. Sont-ils tout à fait semblables ? Quels goûts partagent-ils cependant ?
7. Quel est l'intérêt de cette rencontre pour l'action ?

Écriture / Récriture

8. En quoi la composition ternaire du chapitre informe-t-elle le lecteur sur l'évolution d'Orso ?
9. « Vulgaires » (note 1, p. 107). Quel autre sens donnez-vous habituellement à ce mot ? Trouvez un verbe de la même famille et employez-le dans une phrase.
10. Quels procédés de style* Mérimée introduit-il dans le discours de Colomba au moment où elle ouvre la cassette ? Quel est l'effet produit ?
11. Relevez les mots qui appartiennent au champ lexical* du combat (ou de la guerre), puis à celui de la tragédie*.
12. Quelles indications l'auteur nous donne-t-il sur les coutumes corses ?
13. En quoi l'emploi du mot « honnêtes » à propos des bandits est-il ironique* ? (voir note 1, p. 119). En vous aidant du dictionnaire, précisez la différence de sens que l'on peut faire entre « un honnête homme » et « un homme honnête ». Trouvez au moins deux adjectifs qualificatifs qui changent de sens en changeant de position par rapport au nom qu'ils qualifient. Employez chacun d'eux dans deux phrases qui mettront ces différents sens en valeur.

14. Mérimée décrit longuement les lieux où se déroule l'action : Pourquoi ? Comment pouvez-vous les caractériser ?

15. Rédigez à votre tour un monologue intérieur dans lequel vous ferez apparaître le conflit qui vous tourmente, puis l'évolution de vos sentiments et de votre réflexion jusqu'à la décision finale.



Un bandit corse.